

Mariannick MAUPIN

# Au fil de l'Orne .Nouvelles.



Mariannick Maupin

Au fil de l'Orne

© Mariannick Maupin, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8531-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Putanges

La Forêt-Auvray

Neuvy-au-Houlme

Le Chesnot

Athis-de-l'Orne

Rabodanges

Ménil-Gondouin

La Fresnaye-au-Sauvage

Briouze

À mon père

## LE LAVOIR DE PUTANGES

Le matin, c'étaient les chants qui leur donnaient le courage de descendre jusqu'aux lavoirs, leurs lourds paniers chargés de linge mouillé, de s'agenouiller sur la pierre gelée quand l'hiver venait mordre leur chair offerte aux vents violents du nord-est, à l'eau glacée de l'Orne, et de frotter pendant des heures les vêtements qu'on leur avait confiés.

Elles n'étaient pas seules les lavandières.

C'était pour toutes, l'occasion d'échanger les maux de leur village. Les lavoirs se succédant sur les bords de l'Orne à Putanges, les nouvelles éclataient comme les bulles de savon qu'elles laissaient s'égailler au fil de l'eau.

Aux lavoirs, elles y avaient leur place, attitrée.

Elles remonteraient les informations qu'elles seules sauraient entendre et rapporter. Elles étaient la parole vivante.

Elles étaient le lien, entre tous.

Aussi quand Isabelle s'effondra sur sa planche, tout ce petit monde féminin s'émut.

Les femmes lâchèrent leurs battoirs, les draps que l'on essorait et se précipitèrent.

Isabelle reprit vite quelques couleurs et s'assit, près de sa caisse renversée, encore sonnée.

Toutes s'inquiétaient, palabraient, la pressaient, la touchaient.

Isabelle essayait vainement de repousser les assaillantes pour reprendre un peu d'air.

L'une plongeait un mouchoir dans l'eau fraîche, le tordait et le lui passa sur le visage. L'autre frotta énergiquement ses bras nus.

Quand Mathilde la doyenne se fraya un passage, imposant sa large prestance et réclamant le silence, les filles s'écartèrent.

Calmement, elle prit la main d'Isabelle, scruta son regard encore flou et s'exclama haut et fort :

— Rentre chez toi ma fille, tu as besoin de repos. On va finir ton panier. On mettra ton linge à sécher. Tu pourras le livrer demain.

Isabelle ne demanda pas son reste, partit en titubant vers la Grande Rue, abandonnant sa caisse et son coussin.

On était près du solstice d'hiver et Isabelle peinait à remonter sa brouette jusqu'à la Fresnaye-au-Sauvage où un coin près de la cheminée l'attendait.

À la ferme, sa mère s'inquiéta de la voir revenir sans son ballot de linge à étendre. Elle attendit que le reste de la famille soit couché pour rejoindre sa fille dans la soupente qu'elle occupait au-dessus de l'étable.

— Depuis quand n'as-tu pas vu ? interrogea-t-elle, suspicieuse.

Isabelle fermait les yeux, recroquevillée sur sa couche.

Sa mère souleva le drap qui la recouvrait et gémit.

— Tu es pleine, c'est sûr. C'est cela, dis-le moi !

Isabelle se mit à pleurer, doucement.

Sûr qu'elle était enceinte.

— C'est-y pas le Roger qui t'a mandé en épousailles qui aurait pris les devants ?

Isabelle, les yeux fermés, fit non de la tête.

La mère comprit.

Elle enlaça de ses bras la jeune fille en larmes et la berça du mieux qu'elle put, caressant ses cheveux, son ventre déjà rond sous la chemise.

— Ma pov' fille. Ton père, y va pas te pardonner un pouchin de haie ! Qu'allons-nous devenir ?

Le lendemain après la traite, Pierre Lemaitre, sans avoir prononcé la moindre parole de la journée, se saisit de sa canne et flanqué de son chien prit la route de Ménil-Jean jusqu'à la ferme des Le Fol. Le fils fendait du bois pour l'hiver. La

conversation dura de longues minutes. Roger était assis sur son billot, tête basse.

Le mariage fut discret. Nul n'était dupe. Tous les villages avoisinants fustigèrent la belle Isabelle qui avait devancé l'appel : « L'preyi petiot vient à tout âge ». Le temps d'une gestation était bien aléatoire ! Mais tous se réjouirent de l'arrivée d'un petit Paul aux premiers jours du mois de mai 1905...

La micheline s'arrêta en gare des Yveteaux. Georges, sur le marchepied scrutait les abords du quai.

Un soupir de soulagement, la calèche était là. Ferdinand, l'homme à tout faire de sa tante tentait vainement de calmer la jument agacée par une nuée de taons.

C'était la fin de l'après-midi, il faisait encore chaud et le voyage depuis Montparnasse avait été terriblement long.

Il tendit une main secourable à une vieille femme encombrée de paquets qui était montée en gare d'Argentan. Et fit glisser sa malle sur le sol.

Ferdinand se précipita.

— Bien l'bonjour, Monsieur Georges.

— Bonjour Ferdinand. Est-ce que ma tante se porte bien ?

— On n'peut mieux, Monsieur Georges. Elle a préparé une petite fête à votre intention. J'espère que vous n'êtes point trop las, ajouta-t-il en voyant la mine fatiguée du jeune homme.

— Non, non. Un bon bain et il n'y paraîtra plus rien.

Derrière eux, la locomotive s'élança crachotant un épais nuage noir de charbon, entraînant deux wagons cahotant dans son sillage, première et seconde.

Les deux hommes hissèrent la malle sur la plate-forme de la calèche.

Georges ferma les yeux et se laissa emporter, le vent séchant la sueur perlant sur son front. Le claquement régulier des sabots ferrés sur le chemin empierré soulevait la poussière. Il allait passer un mois à se laisser dorloter par tante Yvonne, la sœur de sa mère. Son invitation était une aubaine. Paris manquait vraiment d'attrait à cette époque de l'année. Les cours terminés, la plupart de ses



amis avaient rejoint leurs familles en province, certains sacrifiant à la mode des bains de mer s'amusaient sur la côte normande, pendant que lui suffoquait sous la canicule de juillet 1904.

Il était invité pour la fête de l'Assomption à Champsecret par son professeur, Gaston La Touche pour lequel il n'était plus un simple rapin puisqu'il l'avait introduit dans son atelier de Saint-Cloud et que ce faisant il avait pris le devant sur Albert Lorieux, son élève attitré.

Georges, à vingt-quatre ans, se félicitait de son choix, son professeur fréquentait tous les endroits en vue des milieux artistiques parisiens. Dans son sillage, il rencontrait des gens célèbres, ses relations s'étoffaient et son succès auprès des femmes ne se démentait pas. Cette année avait été épuisante entre les cours, l'atelier et les nuits de fêtes et parfois, il le reconnaissait volontiers non sans une certaine fierté, de débauche.

Il avait besoin de repos. Le manoir de Putanges, les bords de l'Orne et tante Yvonne à ses petits soins, c'était parfait.

Le changement d'allure lui fit ouvrir les yeux.

On arrivait. La grande allée bordée de châtaigniers centenaires occultait les rayons du soleil. La calèche glissait sur l'allée cavalière. Au fond, sur le perron, la châtelaine se tenait droite dans sa longue robe blanche, protégée par une ombrelle.

Georges se promet d'en faire une esquisse pour une prochaine toile.

Georges sauta de la calèche et se précipita vers celle à laquelle il devait ses plus beaux souvenirs d'enfant. Toutes ses vacances à Putanges quand il rentrait de pension. Une femme sublime qui avait été sa mère, sa confidente lorsqu'il s'était retrouvé orphelin d'un père qui s'était suicidé, ruiné par le scandale du canal de Panama, et d'une mère victime de la tuberculose. Elle l'avait élevé avec amour jusqu'à ce que la vie lui enlève, à son tour, son mari puis sa fille unique, Hélène, sa presque jumelle disparue tragiquement l'année de leurs treize ans. Ses souvenirs d'enfance, c'étaient les jeux avec sa cousine, sa complice, c'était la bienveillance de sa tante. Seuls rescapés d'années de douleurs et de privations qui n'avaient épargné que peu de familles. Il était le fils qu'elle n'avait pas eu, elle était devenue la mère dont il avait oublié jusqu'au visage.

Il y avait dans cette étreinte sur un perron, le 2 août 1904, la gravité et la

légèreté mêlées de deux vies liées à tout jamais.

— Tu es superbe ! s'exclama Yvonne.

— Vous rajeunissez ! répondit Georges.

Leurs sourires, leurs rires, leurs petits gestes comme celui de se prendre la main, au-delà de traduire leur bonheur de se retrouver laissaient sourdre cette inquiétude palpable de ne vivre que l'instant présent.

Ferdinand, sans un mot avait déchargé la malle, conduit la jument au paddock, prévenu Jeanne, sa femme, de l'arrivée du jeune homme.

Jeanne rejoignit sa maîtresse et les pria de se rendre sous la tonnelle où une collation les attendait. Georges, pressé d'aller se rafraîchir consentit à la suivre et à prendre un, puis deux verres du cidre de la propriété.

Yvonne attendait.

Georges lui sourit.

— Magnifique, ma tante, nos bouilleurs de cru sont les meilleurs de la région !

Yvonne rougit. Georges se demanda un instant si cette femme encore jeune pouvait avoir des amants. Puis il chassa cette idée. Tante Yvonne avait fait de la propriété héritée de sa famille paternelle un havre de paix, qu'elle menait de main de maître. Mais lui, reprendre le flambeau, il n'était pas prêt, il ne le serait jamais. Se retirer en Normandie pour y faire fructifier les terres de ses ancêtres, il n'en était pas question. Le sujet abordé l'année passée avait été assez douloureux pour se garder de l'évoquer à nouveau cet été. Elle avait compris, désespérée... elle avait accepté. Le fils de sa sœur était promis à une carrière d'artiste peintre. Elle ne lui avait rien refusé. Puisqu'il en était ainsi, elle serait la dernière femme du domaine jusqu'à ce que celui-ci disparaisse, englouti dans un maelström qu'elle ne voulait même pas concevoir.

En tout cas, ce soir, on allait faire une fête, et demain encore. Après qu'importe.

Georges s'endormit dans son bain et fut un hôte un peu absent. Nul ne lui en tint rigueur, ni le vieil ami notaire de la famille, ni le médecin de Putanges palabrant sur les épidémies en cours. Georges s'excusa et à peine allongé plongea dans les bras de Morphée jusqu'à une heure indécente de la matinée.